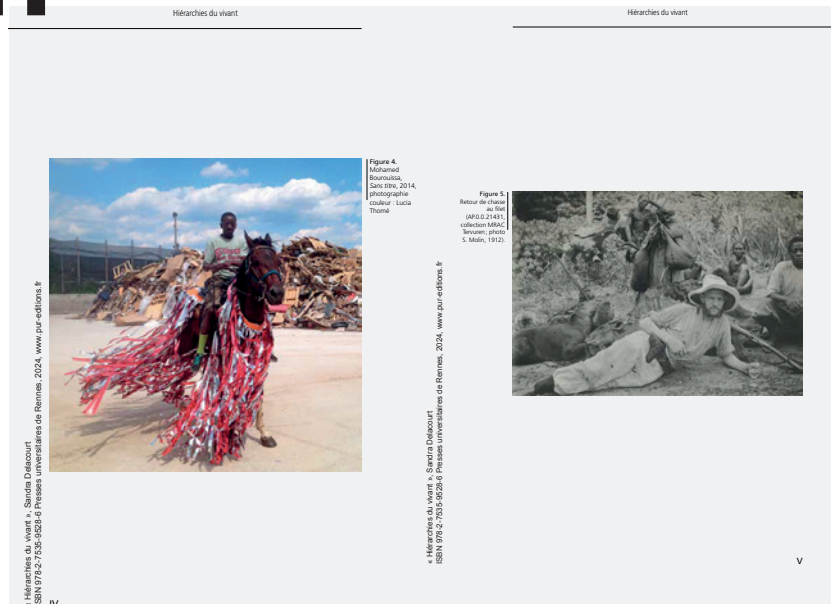


REPENSER LA COEXISTENCE DU VIVANT

Dirigé par Sandra Delacourt, historienne de l'art contemporain, chercheuse associée à l'HICSA (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et professeure à l'ESAD TALM de Tours, l'ouvrage collectif *Hiérarchies du vivant* interroge, au confluent de l'art contemporain et des sciences humaines, l'histoire des relations entre les régimes du vivant – humains et non-humains –, l'imaginaire porté par les logiques sociales mettant en place des relations hiérarchiques entre les formes de vie. Construit autour d'une pluralité de voix issues de pratiques, de champs de pensée divers – historiens, historiennes, historiens et historiennes de l'art, artistes, commissaires d'exposition, curateurs et curatrices –, cet espace de réflexion sonde les enjeux, les dessous et les paradoxes du tournant contemporain appelant à une coexistence harmonieuse entre les êtres.

À l'ère de l'anthropocène, de la sixième extinction massive des espèces animales et végétales, la représentation occidentale d'une pyramide des formes de vie au sommet de laquelle trône l'humain exerçant une domination sans reste sur les régimes d'êtres vacille, se retrouve délégitimée. Le modèle du naturalisme occidental affronte une "crise du vivant" (Philippe Descola) sans précédent, crise qui l'"engage à renoncer à la position de surplomb qu'une part très restreinte de l'humanité s'est fabriquée au XIX^e siècle en s'extrayant de la nature" (Sandra Delacourt). Adoptant une diversité d'éclairages, *Hiérarchies du vivant* interroge les maillages, la police des places, les exclusions et mécanismes de domination à l'intérieur du corps social. Le tournant dont il s'agit de questionner les ressorts, les promesses, les ambiguïtés s'affirme, en Occident, dès les années 1960 lorsque le dualisme fondateur (dans le cadre de l'Occident, répétons-le) entre l'humain et ce qui ne l'est pas se voit contesté en profondeur.

Plutôt que se limiter à questionner de façon circonscrite la mutation du paradigme représentationnel qui modifie les liens, les places et l'économie classificatoire des animaux, des végétaux, du règne minéral, nombre de contributions en interrogent la généalogie, l'histoire, repérant une aspiration au décloisonnement des régimes d'existence dès le siècle des Lumières, bien en amont du tournant épistémologique et politique du XXI^e siècle. C'est ainsi que l'historien Malik Mellah repère et choisit pour objet d'étude l'aspiration, née dans le sillage de la Révolution française, à élargir



Sandra Delacourt (sld), *Hiérarchies du vivant*. Art contemporain et gouvernement des corps, Presses Universitaires de Rennes

la notion de citoyen à la zone grise de l'animalité, ou, à tout le moins, à réparer les torts et injustices subies par des catégories très diverses d'individus. Des controverses autour de la légitimité de l'esclavage à la visée d'un ordre social égalitaire impliquant une redéfinition des frontières entre humains et non-humains, la France postrévolutionnaire s'affiche comme un laboratoire d'inclusion. Entrant en concurrence avec la montée en puissance du capitalisme, d'un système d'exploitation de la Terre, du vivant, cette préoccupation républicaine d'une inclusion égalitaire ne va pas sans sécréter de nouvelles formes d'exclusion, d'autres modèles de hiérarchisation politique, sociale et éthique des êtres.

Aboutissant historiquement à un changement de paradigme marqué par une "requalification d'une part des non-humains en sujets de droit" (Sandra Delacourt), l'ensemble des renégociations des liens "vertueux" avec le non-humain laisse affleurer des zones d'ombre, des points litigieux sur lesquels les contributrices et contributeurs du volume se penchent. Quels sont les coulisses, les promesses, les dérapages, les lames de fond inconscientes, les manœuvres plus retorses qui, sous couvert de justice environnementale, redistribuent les séparations, sécrètent d'autres formes d'assujettissement, de déliaison entre les êtres ? Derrière cette aspiration égalitaire, antispéciste, ne peut-on voir à l'œuvre des mécanismes qui reconduisent différemment l'oppression, la gouvernance autoritaire des corps, qui parachèvent la domestication du sauvage ?

Guerres de conquête, colonisation, violence du Nord sur le Sud, esclavage (des humains et des non-humains), formes de violence exercées sur des populations, sur la faune, sur la flore, sur les écosystèmes, lien entre modèle extractiviste, prédateur et modèle colonial... Dans la troisième partie intitulée "Les métamorphoses décoloniales", l'historienne de l'art Emmanuelle Chérel investit l'art comme espace de résistance aux imaginaires hégémoniques, coloniaux. Pour ce faire, elle analyse les narrations spéculatives des œuvres, des films de l'artiste sud-africain François Knoetze, "l'afro-naute non aligné", lequel interroge le transhumanisme, la figure de l'altérité qu'est le cyborg.

D'autres chercheuses et chercheurs, d'autres artistes ou artistes chercheurs mènent des enquêtes, proposent des textes-performances, des réflexions sur les arraisonnements des corps qui, afin de servir le biopouvoir, se voient capturés, violentés, colonisés. Face à ce formatage, ce conditionnement, ce quadrillage des rôles, nombre de textes explorent les leviers de libération, le lancer de formes de subjectivation émancipées affirmant la dimension politique des corps. Du texte-performance "Corps où es-tu ?" de l'artiste Jephthé Carmil au projet de pièce chorégraphique et d'installation visuelle et sonore immersive de l'artiste, chercheuse, commissaire d'exposition Mawena Yehoussi, intitulé *NSNAMDLM (Nous sommes né-e-s au milieu de la mer)*, des pratiques indissolublement esthétiques, politiques, poétiques explorent des modes d'être au monde, d'être relié au vivant affranchis des schèmes spécistes, classistes et xénophobes.

Deux projets artistiques conceptualisés par l'artiste Massinissa Selmani revisitent d'une part les voyages algériens de l'anarchiste Louise Michel (de son rôle central lors de la Commune de Paris à sa déportation en Nouvelle-Calédonie, de sa libération aux conférences anticoloniales qu'elle prononce en Algérie), d'autre part le projet révolutionnaire, utopique, développé par le FNL, d'une construction de mille villages socialistes, un projet qu'il exhume et dont il montre toute l'ambiguïté. Ironie et retournements de l'Histoire : alors que ce projet entend réparer les dommages coloniaux subis par des populations rurales déplacées, il a pour précurseur un programme similaire conçu dans les années 1950 par la France afin de lutter contre les mouvements indépendantistes algériens. "Sous la supervision et le contrôle du parti unique, le FNL, les villages socialistes se sont [...] développés comme des habitats standardisés, suivant des normes pas toujours adaptées à la réalité paysanne [...] Conçus parfois sans consultation des intéressés, les villages socialistes étaient peu en adéquation avec leurs besoins [...] Bien que souvent démunis, les paysans algériens vivaient traditionnellement dans des maisons en terre. Celles-ci avaient pour avantage de retenir la chaleur en hiver et de rester fraîches en été [...] Dans les maisons socialistes construites en béton, il faisait froid. Les paysans ont dû s'équiper. Or, leur bétail était leur principal capital. C'est donc ce qu'ils ont dû vendre pour se chauffer, ou pour acheter des meubles. La révolution agraire aspirait à leur rendre une certaine autonomie, mais elle les a conduits à être totalement dépendants de nouveaux besoins" (Massinissa Selmani).

Repenser la question de la coexistence entre les formes du vivant a pour réquisit de rompre avec le paradigme qui a prévalu en Occident, celui de "la domination humaine sur toute autre forme de vie" (Sandra Delacourt). Les terrains sur lesquels la question se déploie s'étendent d'une proposition d'"un cinéma déparlant" (Olivier Marboeuf), de l'étude des cavaliers africains-américains dans le western au travers du film *Horse Day* (2014) de Mohamed Bourouissa (Sandra Delacourt) à l'étude des valences d'"utiles" et de "nuisibles", des "catégories animales et des hiérarchies coloniales à travers la législation du Congo belge" (Patricia Van Schuylenbergh), des interrogations sur la frontière floue entre les humains et les non-humains, sur les relations sociales asymétriques aux "corps-proies" auxquels les colonisés sont réduits. L'artiste Pierre Michelon développe les résultats de ses recherches sur la production politico-sociale d'une frange d'exclus, d'"indomptés", de repris de justice : partant sur les traces d'un paysan algérien condamné en 1925 au bagne colonial de Guyane, il a réalisé le film *Amara* (2019).

Sandra Delacourt (sld), *Hiérarchies du vivant. Art contemporain et gouvernement des corps*, Presses Universitaires de Rennes



SANDRA DELACOURT (sld),
HIÉRARCHIES DU VIVANT.
ART CONTEMPORAIN
ET GOUVERNEMENT
DES CORPS,
PRESSES UNIVERSITAIRES
DE RENNES, 280 P., 25 €.
ISBN 9782753595286
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉCOLE
SUPÉRIEURE D'ART ET DE DESIGN
TALM (ESAD TALM).

La chercheuse Sophie Orlando développe une étude sur les normes genrées qui définissent l'espace domestique, l'architecture et sur les inventions qui dénormalisent les formes et les espaces. Pour ce faire, elle appuie sa lecture genrée de l'architecture sur l'exemple de la villa E-1027 à Roquebrune-Cap-Martin, conçue par l'architecte irlandaise Eileen Gray et par Jean Badovici. Dans "La riposte du toxique. Modernité chimique, colonialité et conservation muséale", la chercheuse et curatrice Lotte Arndt interroge les œuvres et trophées prélevés dans les colonies, les techniques de conservation qui incluent l'usage massif de produits toxiques, de biocides.

Aspirant à un modernisme ouvert sur les désirs, sur l'intime, sur l'émotion et affranchi des normes hétérosexuelles, Eileen Gray propose un manifeste moderniste "saphique" entendu comme "une réponse critique adressée à l'architecture fonctionnaliste de Le Corbusier et aux principes normatifs qui la sous-tendent" (Sophie Orlando). Au rationalisme et à l'universalisme de Le Corbusier, elle oppose une vision de l'art ancré dans la vie subjective, la sphère des affects. Dans un entretien mené par la chercheuse, curatrice et critique d'art Vanessa Desclaux avec la danseuse et chorégraphe Raphaëlle Delaunay, celle-ci revient sur les violences du racisme ordinaire qu'elle a subies dans sa vie professionnelle, à l'Opéra de Paris, sur la figure ambiguë de Joséphine Baker qui, tout à la fois, milita pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis et, dans certains de ses spectacles, colporta des stéréotypes qui confortent l'imaginaire néo-colonialiste.

Hiérarchies du vivant entend exposer les grilles implicites, souterraines, les arrière-plans épistémologiques en amont de la distribution des êtres soumis à l'économie du pouvoir. Un des paradoxes sur lequel cet ambitieux recueil s'appesantit se définit par l'analyse d'un double mouvement : l'"élan interspéciste", la volonté de nouer une alliance égalitaire avec les non-humains d'une part, la résurgence ou la perpétuation de formes de violence néocoloniales, genrées, xénophobes entre les humains, de l'autre. À notre époque, derrière le mot d'ordre vertueux d'une "alliance compassionnelle" avec le non-humain, prévaut la brutalité dans le gouvernement des corps, une brutalité qui s'exerce sur toutes les formes de vie, humaines et non humaines, dès lors qu'elle les envisage sous l'angle de leur rentabilité, de leurs ressources productivistes. Articulées au monde, en prise sur ce dernier, les pratiques artistiques ont la capacité de brouiller les représentations hégémoniques, de produire des écarts par rapport aux principes de l'économie visuelle, lesquels consolident des imaginaires collectifs, les mécanismes de domination traduits dans une hiérarchisation mortifère du vivant.

Véronique Bergen

